

TECHNIKART
news, culture & soci

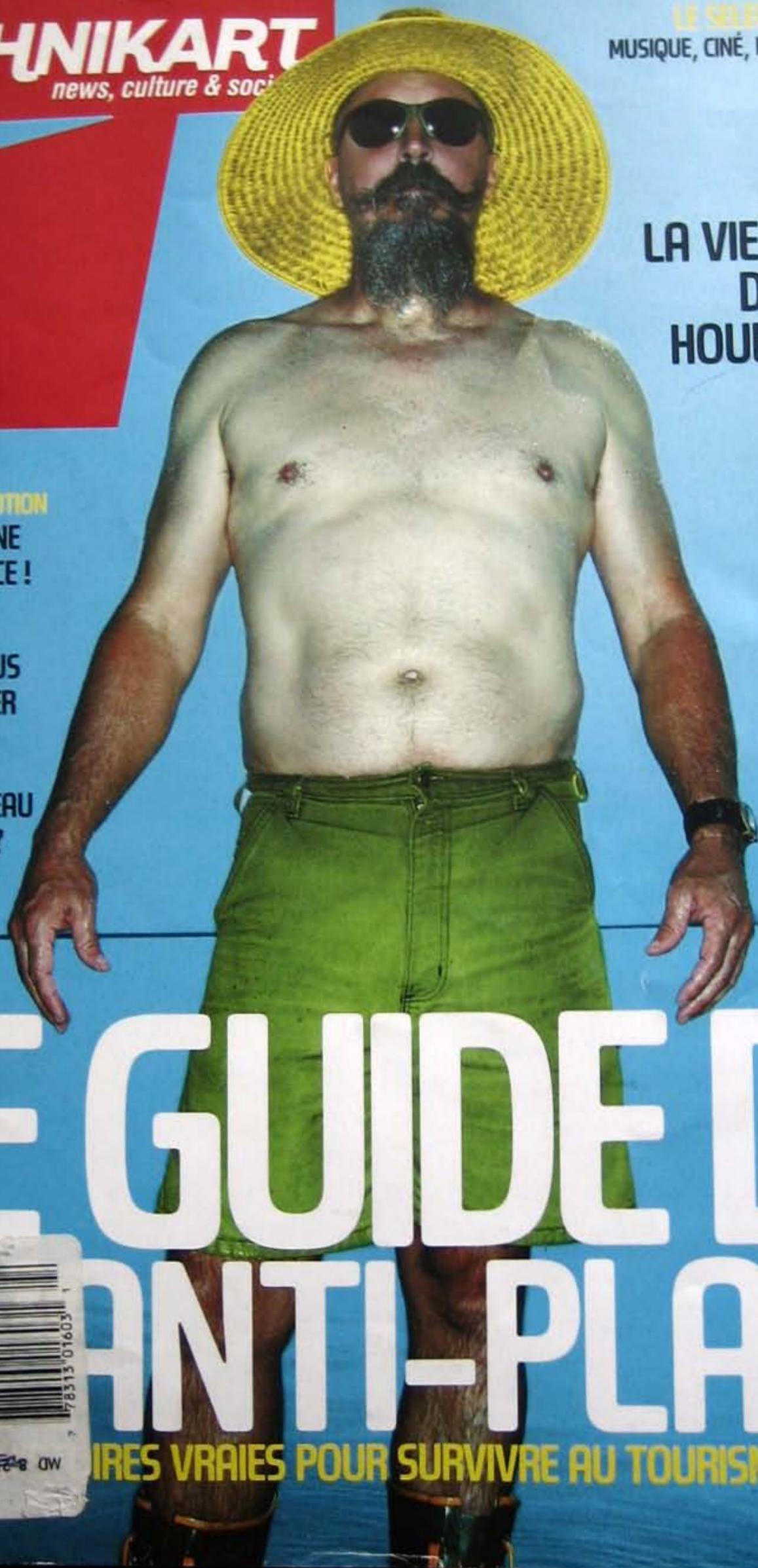
LE SELECTOR DU MOIS
MUSIQUE, CINÉ, LIVRES, ART, ETC.

INTERVIEW
**LA VIE SECRÈTE
DE MICHEL
HOUELLEBECQ**

NOUVELLE GÉNÉRATION
ENFIN UNE SCÈNE
ROCK EN FRANCE !

NO SEX
JE NE BAISE PLUS
ET J'EN SUIS FIER

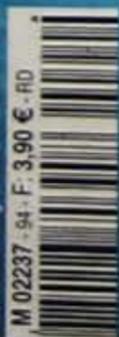
EMBROUILLE
QUI VEUT LA PEAU
DE KARL ZÉRO ?



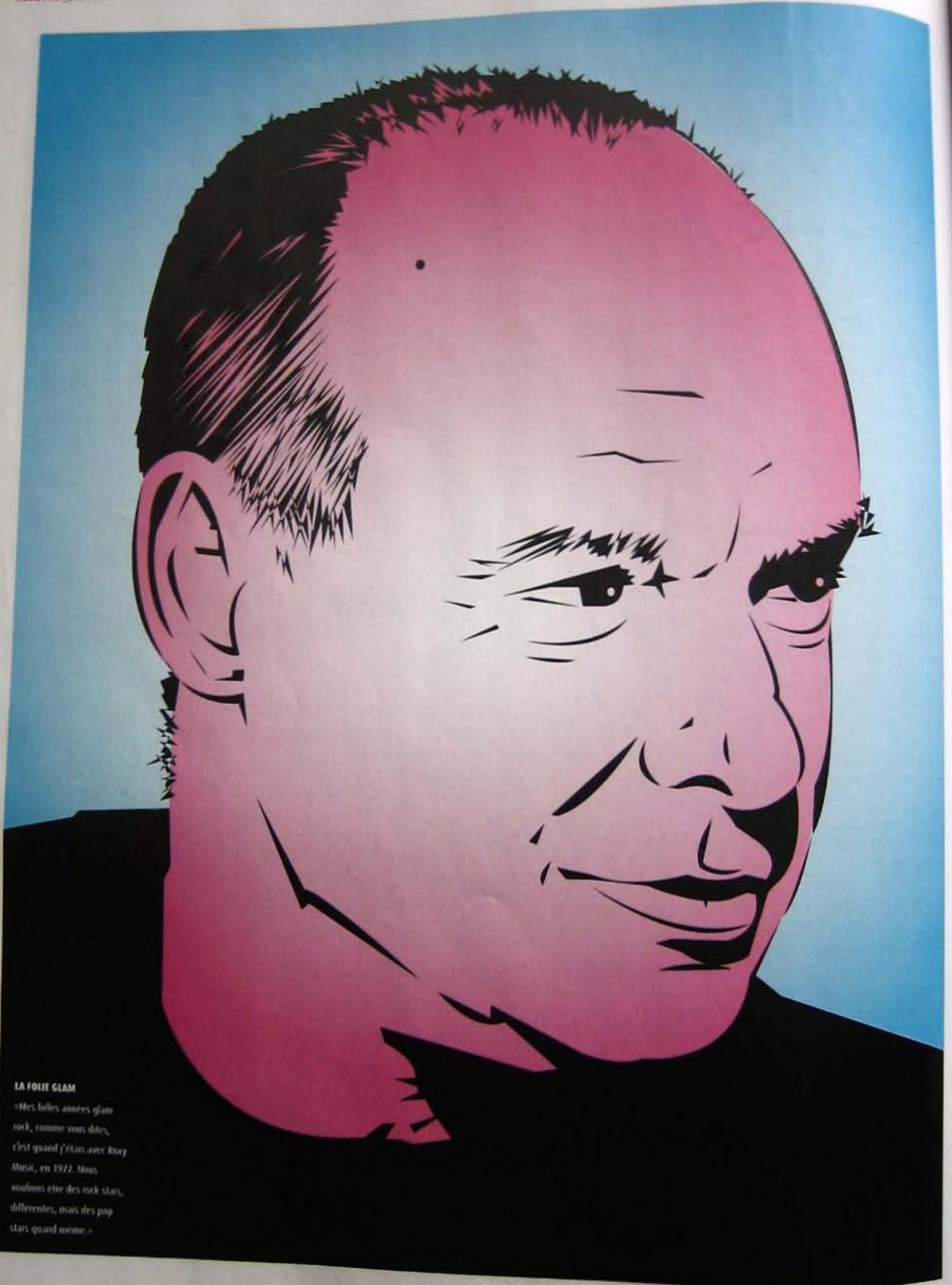
LE GUIDE DE ANTI-PLAGE

SAIRES VRAIES POUR SURVIVRE AU TOURISME DE MASSE

JUIL.-AOÛT 2005 • WWW.TECHNIKART.COM



5-58 0W



LA FOLIE GLAM

«Mes belles années glam rock, comme vous dites, c'est quand j'étais avec Roxy Music, en 1972. Nous voulions être des rock stars, différentes, mais des pop stars quand même.»

«ROCK STAR ? PAS POUR MOI»

Il a débuté comme rocker flamboyant quand le glam dynamitait l'Occident. Puis Brian Eno s'est enfermé en studio pour faire accéder les disques de David Bowie, de Talking Heads ou de U2 à d'autres sphères. A 57 ans, il nous a ouvert ses portes en souriant: «Je sais que je vais mourir.»

MUSIQUE PAR BENOÎT SABATIER_ILLUSTRATION EBOY

Brian Eno est un artiste essentiel de la pop culture. S'il œuvre beaucoup dans l'ombre, on repère son nom sur les plus grands disques rock : ceux des Talking Heads, de Roxy Music, de David Bowie, de John Cale. Il a travaillé avec U2, Robert Wyatt, Nico, Devo, Depeche Mode, Rachid Taha, Unkle, 808 State... Tous les artistes investis dans la musique électronique l'ont pris comme référence. Et chaque possesseur de PC l'écoute tous les jours : c'est lui qui a créé le jingle du démarrage de Windows 95.

Né en 1948 en Angleterre, Brian Peter George St. Baptiste de la Salle Eno a grandi au milieu de l'explosion pop, s'imposant comme un acteur capital de l'épopée glam rock, enregistrant en solo une poignée de chefs-d'œuvre, délaissant de plus en plus le format pop pour œuvrer sur le son, l'ambiance.

Il devient alors un vrai génie des studios, un producteur prenant sous sa coupe le son et la mise en forme d'albums aussi ahurissants que les *Low* et *Heroes* de Bowie, ou le *Fear of Music* des Talking Heads. Figure incontournable des 70's, Eno a participé à la mort de la contre-culture en tournant le dos au rock star-system pour privilégier les expériences sur la musique elle-même. Le songwriter se mue alors en soundwriter. Jusqu'à devenir un parrain bobo, gourou de la muzak pour salle d'attente, passionné de nourriture bio. On sait pourtant qu'Eno est intelligent, qu'il a des réflexions plus passionnan-

tes sur son art que Placebo ou Coldplay. Son nouvel album, *Another Day on Earth*, où il revient au songwriting, s'avère en plus d'une beauté addictive.

On va donc le rencontrer à Londres, dans son QG de Notting Hill. Le petit bonhomme, flanqué de sa calvitie, de noir minimal vêtu, arrive juste après nous. Extrêmement affable, touchant, il nous parle de son art, de son temps, de la vie.

VOUS REVENEZ AVEC UN ALBUM DE CHANSONS, CE QUI NE VOUS ÉTAIT PLUS ARRIVÉ EN SOLO DEPUIS TRENTE ANS. C'EST UNE DONNÉE PRIMORDIALE, LES TEXTES, POUR DE NOMBREUX ARTISTES POP, DE BOB DYLAN À PULP... QUELS SUJETS TRAITÉZ-VOUS À TRAVERS VOS PAROLES ?

Je me suis aperçu quand j'ai fini ce disque qu'il y a une unité dans les thèmes abordés...

LAQUELLE ?

Etre toujours en vie. Quand on dépasse la quarantaine, on ne pense qu'à ça : le sablier s'est enclenché, je cours maintenant vers la fin.

MAIS VOUS AVEZ DÉJÀ DÛ PENSER À LA MORT AVANT. VOUS AVEZ ÉTÉ HOSPITALISÉ EN 1974 POUR DES PROBLÈMES DE POUMON, ET VOUS AVEZ EU UN GRAVE ACCIDENT DE VOITURE EN 1975 QUI VOUS A CLOUÉ PLUSIEURS MOIS AU LIT...

Oui, mais j'avais 26 ans et je ne pensais sûrement pas que j'allais y passer. Le trépas est une idée qui n'habite pas la jeunesse. On peut y penser, mais ce n'est pas quelque chose qui vous hante. Pour moi, ce n'est plus quelque chose d'abstrait, cela va vraiment m'arriver, dans un futur de plus en plus imminent. Obligatoirement, ça influe sur ma vie, mon tempérament, mes créations.

DANS VOTRE CHEF-D'ŒUVRE DE 1975, «ANOTHER GREEN WORLD», VOUS AVIEZ 27 ANS, SON AMBIANCE N'EST DÉJÀ PLUS DU TOUT JOVIALE, APRÈS LES FOLLES

BRIAN ENO, LA LIFE

1948_Naissance à Woodbridge (Angleterre).

1971_Intègre avec ses synthés Roxy Music.

1974_Premier album solo, «Here Come the Warm Jets», pop lunaire sublimé.

1977_Esçonne pour Bowie «Low» et «Heroes».

1978_Place au postpunk. Eno produit les Talking Heads, Devo, Ultravox.

1981_«My Life in the Bush of Ghosts» avec David Byrne: début du sampling.

1987_Produit «The Joshua Tree», faisant accéder U2 au triomphe planétaire.

2005_«Another Day on Earth».

«POUR PARTICIPER À L'HISTOIRE, IL FALLAIT PLONGER DANS LE ROCK. C'EST CE QUE J'AI FAIT.»

>>>

**ANNÉES GLAM ROCK...**

Oui, mais ce n'est pas lié à la conscience de la mort. Mes folles années glam rock, comme vous dites, c'est quand j'étais avec Roxy Music en 1972. Nous voulions être des rock stars, différentes, mais des pop stars quand même. Quand c'est devenu une réalité, j'ai alors eu la confirmation que ce statut ne m'intéressait pas vraiment. *Another Green World* officialise donc ce désintérêt. Il montre que la musique, pour moi, c'est plus que des entertainers qui s'agitent et s'habillent de façon extravagante.

VOUS AVEZ 20 ANS EN 1968 QUAND LA POP CULTURE EXPLOSE. VOUS VIVEZ ALORS UNE RÉVOLUTION ?

Oui, un soulèvement de la jeunesse, comme une révolution.

A ce moment-là, je n'étais pas dans le rock, j'étudiais la peinture. Cette discipline aussi s'ouvrait, des petites galeries exposaient des choses jamais vues, mais l'audience restait limitée. Pour participer à l'histoire, il fallait plonger dans le rock. C'est ce que j'ai fait.

QUARANTE ANS PLUS TARD, OÙ EST PASSÉE LA RÉVOLUTION ?

Elle a eu lieu. Et elle a triomphé ! Donc depuis, elle a été victime de son succès : maintenant, la pop music est partout, transgénérationnelle, prévisible.

DANS LA MUSIQUE ACTUELLE, VOUS ÊTES DEVENU QUELQU'UN DE RECONNU, OFFICIEL. VOUS REGRETTEZ VOTRE MARGINALITÉ PASSÉE ?

Je ne suis pas nostalgique et je n'impute pas la responsabilité de l'ennui actuel au seul problème de l'argent. On ne peut enregistrer un disque que s'il entre dans une case bien précise. Les cases se sont donc multipliées. Dans les années 60, adhérer au rock, c'était participer à un mouvement sauvage et fédérateur. Il y avait soudain un nouveau langage commun à des jeunes pourtant différents. Même si trois personnes aimaient des artistes différents — l'un Jimi Hendrix, l'autre les Doors, le dernier

Cream —, les trois pouvaient se parler, échanger. Aujourd'hui, les cases sont beaucoup plus cloisonnées. La séparation est intervenue au milieu des années 70, là où la pop music a explosé en plein de sous-genres. Il ne s'agit alors plus pour les jeunes de se rassembler mais se différencier entre eux. Maintenant, il y a un nombre incroyable de catégories...

EN 2005, ÊTRE MUSICIEN, CE N'EST PLUS PARTICIPER À L'HISTOIRE ?

Il est clair que la portée sociale de la musique n'est plus la même quarante ans après l'explosion de la pop music. Je ne le déplore pas, je le constate : le rock n'est plus un médium révolutionnaire. Il reste son côté artistique, des formes peuvent encore se créer, mais il y a eu une digestion. En peinture, Picasso a inventé des formes bouleversantes. Maintenant, c'est une référence, on le considère plus comme un classique que comme un novateur. Quel médium aujourd'hui génère à la fois des bouleversements formels et sociaux ? Je crois aux DVD.

AUX DVD ?

Oui. La révolution rock, à la fin des années 50, c'était quoi ? Faire ses disques de façon artisanale, sortir ses chansons avec très peu de moyens. Des centaines de petits labels ont provoqué l'explosion triomphante du rock'n'roll. Pareil pour le doo-wop ou le punk : des disques étaient pressés pour rien, le trou n'était pas toujours au centre. On peut transposer ça aujourd'hui dans le domaine des films vidéos. La révolution, c'est dû aussi à la technique, quand un médium devient abordable pour le plus grand nombre. Il y a actuellement des milliers de jeunes à travers le monde, assis dans leur chambre devant leur ordinateur, reliés à une caméra. Des mutations vont en découler.

LA RÉVOLUTION POP, LE GLAM ROCK, ROXY MUSIC, IL Y A UNE FLAMBOYANCE PLUS EXCITANTE QUE CES DVD.

Pfff... La nostalgie... Non.

POURQUOI ? ON A LE DROIT DE PENSER À SA JEUNESSE AVEC SPLEEN. VOUS POURRIEZ REGRETTER CETTE PÉRIODE...

Non, je n'aime pas la nostalgie. C'est un frein. Et un mensonge. Je refuse de mythifier le passé. Il n'était pas si bien que ça. Le présent non plus n'est pas merveilleux. Ou si, en fait, je peux dire que, pour moi, le présent est super. Les années 70 aussi pouvaient être géniales, mais d'une autre façon. J'ai fait la rock star deux ou trois ans. Roxy Music, c'est une très courte période de ma vie, je suis vite passé à autre chose.

VOTRE INTUITION — CHOISIR L'ART, LA PRODUCTION, LA MUSIQUE PLUTÔT QUE L'ENTERTAINMENT —, VOUS A PRÉSERVÉ DU RIDICULE. N'EST-IL PAS PRÉFÉRABLE D'ÊTRE AUJOURD'HUI BRIAN ENO PLUTÔT QUE STEVEN TYLER, KEITH RICHARDS OU MÊME IGGY POP ?

Mmmh... Iggy fait toujours bien son métier. Oui, il vieillit, mais son âge n'est pas un frein, ça reste naturel, pour lui, de donner des performances rock'n'roll, il a la même légitimité qu'au début. Être musicien, c'est comme être acteur : il faut endosser un costume adéquat, se mettre dans la peau d'un personnage qu'on n'est pas obligatoirement dans le privé. Iggy est un ami proche. Quand on dîne ensemble, il ne me montre pas sa bite, c'est un homme charmant, cultivé, affable. L'autre

«A L'ÉPOQUE, J'ESSAYAIS JUSTE D'ÊTRE SEXY, AVEC MON BOA, MES PLATFORM-SHOES ET MES TENUES EN PANTHÈRE.»

jour, j'étais au théâtre, je savais que sur les planches, ce n'était pas le vrai Macbeth. De même je sais en voyant Iggy sur scène qu'il ne sera pas le même qu'en privé.

POURTANT, LE ROCK ÉTAIT BASÉ SUR L'IDÉE D'HONNÊTÉTÉ, IL DEVAIT Y AVOIR UNE IDENTIFICATION ENTRE LE JEUNE SUR SCÈNE ET LE JEUNE DANS LA SALLE.

«Honnêteté», c'est un mot pervers. En montant sur scène, Iggy, aujourd'hui comme du temps des Stooges, décide de se transformer en sur-lui. Ce n'est pas de la schizophrénie, ni de la malhonnêteté, c'est être artiste.

ÊTRE UNE ROCKSTAR NE VOUS INTÉRESSAIT PAS. CELA VEUT DIRE QUE LE «SEX & DRUGS» NE FAISAIT PAS PARTIE DE VOTRE MODE DE VIE ?

Le sexe, si.

ET LA DROGUE ?

Non, je n'en ai pris qu'avant de devenir célèbre, quand j'étais ado. Je traînais avec les mods, je prenais des amphêts. Et ensuite, dans mon école d'art, du speed pour les révisions. Maintenant, je suis clairement contre. Sous drogue, on est persuadé de créer quelque chose d'absolument brillant. Alors que la drogue salope vos idées, annihile votre sens critique.

VOUS L'AVEZ CONSTATÉ EN PRODUISANT LES DISQUES D'ARTISTES TRÈS DÉFONCÉS ?

Ben, non. Vous pensez à qui ? A Bowie ? Mais Bowie, il venait de stopper quand on s'est mis à bosser ensemble à Berlin ! Avec Roxy Music, nous étions tous antidrogue. En 1971, l'explosion du glam rock était en réaction aux hippies et à la drug culture, synonyme d'avachissement. Contre l'esprit cool, nous pronions l'énergie, la flamboyance. Ensuite, Nico ou John Cale : jamais en ma présence. Les Talking Heads, non plus, David Byrne, ce n'est pas du tout son truc. Pareil pour U2.

VOUS AVEZ INVENTÉ UN JEU DE CARTES, «LES OBLIQUES STRATEGIES», POUR DÉCONSTRUIRE UN TRAVAIL TROP PRÉVISIBLE...

Oui, sur mon nouvel album, elles me servaient pour sortir d'impasses. Un jour, par exemple, je n'arrivais pas à orienter le morceau sur lequel je travaillais vers une voie novatrice. Je coinçais. Je tire une carte sur laquelle était écrit «*Coupe une connexion vitale*». Ah ? Bon. Alors j'abandonne la recherche vers la novation. Allons-y, ce sera une chanson old fashioned !

VOUS ÉTIEZ CONSIDÉRÉ COMME UN ARTISTE INTRODUISANT DE L'AVANT-GARDE DANS UN ART POPULAIRE. AUJOURD'HUI, VOUS ACCEPTEZ DE FAIRE DES «CHANSONS OLD FASHIONED» ?

Une exposition de David Hockney m'a beaucoup inspiré. C'était des portraits assez simples. Ils arrivaient après de monumentales peintures très compliquées. Sa nouvelle orientation était à la fois très belle, et faisait preuve d'une grande liberté. Je me situe dans le même état d'esprit. La chanson est formellement old fashioned. J'ai pris beaucoup de liberté avec cette forme d'arrière-garde.

VOUS PENSEZ QUE C'EST GÉNÉRAL À LA POP MUSIC. QUE CE N'EST PLUS UN DOMAINE PROPICE AUX INNOVATIONS ?

En fait, c'est un problème d'absorption. Toutes les expériences avant-gardes ont été absorbées. De plus en plus vite,

«QUAND ON DÎNE ENSEMBLE, IGGY POP NE ME MONTRE PAS SA BITE, C'EST UN HOMME CHARMANT ET CULTIVÉ.»

et à une échelle de plus en plus élevée. N'importe quel produit n°1 utilise maintenant des sons qui étaient l'année précédente novateurs. La culture n'est plus surprenante à cause de ça.

C'EST AUSSI UNE DES RAISONS QUI EXPLIQUE QUE L'ART SOIT DÉSORMAIS RAREMENT DÉSTABILISANT ?

Déstabilisant... Oui, c'est une des fonctions de l'art, mais ce n'est pas le concept qui prédomine dans mon travail. Plutôt que de secouer, je choisis la voie de la séduction pour amener les auditeurs à des musiques qu'ils n'auraient pas pensé aimer à la base. On m'a demandé de monter une installation pour la biennale de Lyon en octobre prochain. Je pars du principe que le public est sur la défensive. Alors, j'ai imaginé quelque chose qui peut rapidement le séduire, pour ensuite lui ouvrir certaines portes et l'amener au-delà de la surface.

PENDANT VOTRE PÉRIODE GLAM ROCK, LA SÉDUCTION PASSAIT PAR LA PROVOCATION...

Même pas ! J'essayais juste d'être sexy, avec mon boa, mes platform-shoes, mes tenues en panthère, mes cheveux jusqu'aux fesses, le maquillage... Ce n'était pas pour choquer, j'étais juste persuadé d'être la plus belle créature au monde !

MAIS CE LOOK, VOUS VOYIEZ BIEN QU'IL CHOQUAIT LES VIEUX !

On vivait dans une bulle jeune, c'était ça, la pop music, le glam rock. La provocation, c'était un effet secondaire, pas un moteur artistique ou existentiel. Je vois surtout de l'art médiocre qui découle de cette raison de créer.

IL N'Y A PAS QUE DES CHARLATANS. LES FILMS DE FASSBINDER, PAR EXEMPLE, SONT AUSSI SCANDALEUX QUE SUBLIMES...

Car ce qui motivait en premier lieu Fassbinder, c'était de faire ces films sublimes, par de provoquer un scandale. Il était fasciné par les rapports humains, leur profondeur, leurs perversions, leur cruauté. Et son génie transcendait cette fascination. A l'arrivée, ses films sont déstabilisants parce qu'ils sont beaux, pas parce qu'ils sont choquants. Ce qui compte, c'est d'arriver à une certaine beauté. A chacun sa voie.

-ANOTHER DAY ON EARTH- (NAÏVE).

-EXPÉRIENCE DE LA DURÉE- À LA BIENNALE DE LYON, DU 14 SEPTEMBRE AU 31 DÉCEMBRE.

ENTRETIEN BENOÎT SABATIER

